

De l'amour

La critique d'Armelle Héliot

A LA FIN, AUX SALUTS, ils se tiennent par la main. Comme dans la pièce.

L'homme plus âgé, plus rond, plus petit, lève le visage vers le plus jeune, le plus mince, le plus grand, et lui décoche un radieux sourire, un sourire franc comme celui d'un gosse heureux. Et l'autre lui répond, presque timide. C'est Jean-Paul Roussillon et Gilles Privat, père et fils dans cette pièce brève (1 h 12 de spectacle) et d'une densité fascinante.

Dans un décor monumental et très beau, un décor changeant mais qui dit à chaque pas la solitude, que l'on soit dans une cuisine, dans la rue, sur le quai d'une gare (Jean Haas sous les lumières de Dominique Fortin), deux hommes sont en quête. Le père, un vieil ouvrier – il évoque sa fonderie et ses sortilèges d'étincelles –, revient d'une consultation : il doit entrer à l'hôpital, on comprend qu'il est très malade, un cancer sans doute, et qu'il ne s'en remettra pas. On comprend aussi que le fils, un innocent, quarante ans et l'âme et le cœur d'un petit enfant pacifique et vulnérable, ce grand fils ne peut vivre tout seul. On devine aussi que la mère est

morte, il y a longtemps sans doute. Comment comprend-on tout cela ? Par la seule vertu du silence. Par la seule force de l'écriture et par l'interprétation magnifique des deux acteurs.

Le père – avis aux intéressés – ne veut pas que son fils aille dans une institution. Il cherche quelqu'un à qui le confier. Faut-il préciser qu'il échouera ?

C'est une pièce d'amour. D'amour pur. Immense. L'amour du père pour le fils. Une situation très singulière, unique. Et une pièce universelle. C'est l'art de l'Australien Daniel Keene que de hisser au plus haut ses personnages et ses histoires. Avec une économie de moyens étonnante et un sens des suspens, des lacunes, des fulgurances aussi qui sidère. Il est très bien traduit en France par Séverine Magois. Elle a le sens des ellipses, elle pèse ses mots ainsi qu'il convient.

Didier Bezace, lecteur sagace des poètes, trouve ici matière dramatique idéale et imprime son juste mouvement à la quête du père, qui ne cesse de parler ou se tait, et du fils qui se tait et ne sait que dire ses « Pa... ». Ça déchire. Gilles Privat, tendre, fragile, et Jean-Paul Roussillon, grandiose d'humanité bourrue, douloureuse, noble, sont admirables.